

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Aventurière s'abstenir

Eric Dupont

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81964ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupont, E. (2015). Aventurière s'abstenir. *Lettres québécoises*, (159), 5–5.

Aventurière s'abstenir

Après David Homel, reçu en 2006 avec une volée de bois vert, je ne pensais pas que quelqu'un oserait de sitôt tenter d'expliquer pourquoi la littérature québécoise s'exporte mal, mais certains ne semblent pas connaître la peur de l'aventure.

Ainsi, au cœur d'un hiver qui nous aura replongés dans la froide réalité de notre terroir, Isabelle Daunais lançait un petit pavé qui a rebondi sur la mare glacée de la littérature québécoise dans un bruit froid. Dans *Le roman sans aventure*, la professeure mcgilloise avance ni plus ni moins que les auteurs québécois — ceux qu'elle a sélectionnés avec grand soin dans les listes de lecture de ses collègues — seraient trop attachés à leur petite idylle provinciale et déplore que leurs personnages aient les pieds enracinés trop profondément dans leur terre natale. En effet, ces derniers ne cherchent pas assez l'aventure, censée garantir les succès commerciaux internationaux et capables de diriger sur nos livres les projecteurs aveuglants de la reconnaissance. En termes pratiques, si Maria Chapdelaine avait choisi de suivre Lorenzo Surprenant aux États-Unis, le roman québécois aurait quitté l'idylle stérile pour entrer pleinement dans l'aventure américaine. Pour rappeler les faits, l'héroïne de Péribonka, après la disparition de son beau coureur des bois, choisit contre toute attente d'épouser le soporifique Eutrope Gagnon, mariage qui la condamnera à répéter la vie rude de ses parents sur une terre de roches. Fin de l'aventure. C'est la faute à Maria. Même constat d'échec pour l'Alexandre Chenevert et la Florentine de Gabrielle Roy : ils ont eu la chienne. Pétrifiés par l'horizon que leur offrait le grand large, ils sont, à l'instar de l'insaisissable Maria, restés sur le quai, un chapelet entre les doigts. Pis encore, c'est dans la sempiternelle cabane dans les bois, refuge notoire des ploucs, des faibles et des illuminés, que Chenevert décide de s'isoler, effrayé par le bruit de la souffrance du monde que lui transmettent quotidiennement les actualités. Planqué dans la verdure laurentienne, il se laissera placidement ronger par un cancer. On ne s'entend pas sur les chiffres de vente de *Maria Chapdelaine*, qui se situeraient autour du million et demi d'exemplaires. Quant à Gabrielle Roy, elle n'a pas réussi à vendre *Bonheur d'occasion* à plus de 750 000 exemplaires aux États-Unis... Ah ! La misère !

Je l'avoue candidement, Isabelle Daunais m'a pompé l'air sur au moins cent pages. Les passages de son essai qui décrivent et expliquent les motivations des personnages du corpus choisi sont très convaincants. Ses conclusions sont justes, mais elle en tire des corollaires assez peu solides. Oui, nos personnages peuvent être un peu mitaines, mais ce n'est pas leur pusillanimité qui empêche le rayonnement de notre littérature. Comble du dépit, un de mes personnages de *La fiancée américaine* avait livré une preuve accablante à l'appui de sa thèse. À Rivière-du-Loup, dans les années soixante, un peintre choisit de représenter la crucifixion au milieu des sapins de la forêt québécoise. Le curé Rossignol fait la moue : « Pas pour une scène de crucifixion. Vous voyez, nous ne sommes pas habitués à ce que des choses terribles se produisent ici. Le Canada est un pays béni. Le malheur, c'est pour l'Allemagne, la Pologne, le Moyen-Orient, les endroits sableux... Les gens de Rivière-du-Loup ont vraiment l'impression de vivre dans le pays que Dieu a choisi pour ses enfants. » Fondu sur coucher de soleil : *Il était une fois des gens heureux...* Ma mince contribution à notre littérature nationale n'échappait pas à son triste verdict.

Meurtri comme l'amant incapable de satisfaire une maîtresse particulièrement exigeante, je me suis demandé comment sortir de l'idylle pour enfin entrer dans l'aventure littéraire qui m'apporterait gloire, richesse et un petit quart d'heure dans une de ces émissions de télé française où

des gens très minces disent de si belles choses. Oubliez cette idée saugrenue selon laquelle le particulier devient universel. Si cela était vrai, les *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* seraient entrées dans le canon littéraire occidental par la grande porte, et c'est Albertine et non Céline que personnifieraient les travestis des bars cheap de Cologne et de Ludwigshafen. Non, pour sortir de l'idylle québécoise mortifère et conquérir le monde, il faut se remettre dans l'esprit des explorateurs. Ici, plus de demi-mesures. Pour redécouvrir l'Amérique, il faudra arracher les planches de nos cabanes pour construire des caravelles. Vous calfeutrez les fuites avec les pages arrachées aux romans du terroir. Et vogue la galère ! Apprenons l'aventure ! Exigeons l'inattendu ! Consultons pour ce faire l'autorité suprême en la matière : un membre de l'Académie française !

Tous les livres sont des bateaux. C'est la conclusion à laquelle arrive Bartolomé Colomb dans *L'entreprise des Indes* d'Erik Orsenna. Parti un jour par voie terrestre de Lisbonne pour quérir à Louvain un livre précieux dont son grand frère Christophe avait besoin pour l'entreprise que vous connaissez (oui, oui, 1492 !), Bartolomé tombe dans cette ville sans port sur ce qui semble être une des premières bibliothèques du monde. Nous sommes à quelques années du massacre des Arawaks. Les livres sont des objets encore rares et chers que peu d'Européens arrivent à déchiffrer. Bartolomé, cartographe de son métier, s'émerveille devant l'accueil réservé à chaque livre : « Si Louvain était un port au milieu des terres, ses bateaux étaient bien les livres, des bateaux aux équipages invisibles dont seul apparaissait le capitaine, l'auteur. Mais eux aussi rapportaient des trésors, qu'ils n'entreposaient pas dans les cales, mais au fil des pages. » Pouvons cette image délicieusement galvaudée du livre-bateau jusqu'au bout et gardons-la dans le cadre de la « découverte » du grand frère de Bartolomé. Chaque livre est un bateau et chaque bateau est un livre. Contrairement aux héros de notre littérature, les personnages d'Orsenna ne se contentent pas de se vautrer dans le confort de leur monde, ils en cherchent d'autres. Vous connaissez le reste : ils n'ont pas trouvé l'or qu'ils cherchaient, mais des morues de six pieds de longueur, des pommes de terre et du blé d'Inde.

Un ennuyeux pourrait faire valoir qu'il s'agit là d'un butin qui alimente sans régaler, de nourritures terrestres convenables pour l'idylle, mais qui n'inspirent pas l'aventure. Un lecteur averti rappellerait que la vraie aventure consisterait, pour le lecteur allemand, français, américain ou argentin, à imposer à son esprit une gymnastique aussi exigeante que celle que les Québécois pratiquent depuis toujours pour comprendre et apprécier les romans allemands, américains et argentins, que ces derniers célèbrent l'idylle, l'aventure ou les vertus du caoutchouc.

Bizarrement, Isabelle Daunais ne parle jamais de *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet qui, oserai-je le rappeler, a dû se contenter du Goncourt... Pourtant, c'est bien au rétablissement de l'idylle du pays perdu que mène l'aventure des passagers de ces cabanes roulantes (ou navires à roues ?). Peu importe, jamais l'idylle ne fut désirée plus intensément que par Pélagie et sa gang, qui finissent d'ailleurs par stopper l'aventure qui leur avait été imposée pour s'amarrer à l'idylle. Mais vous n'y êtes pas du tout, me direz-vous. *Pélagie-la-Charrette*, c'est une grande aventure ! Vous étirez le *u* de aventure pour bien me clouer le bec. L'idylle est-elle œuf ou poule ? fin du monde ou commencement ?

Autres questions brûlantes : le rayonnement d'une littérature est-elle fonction de l'aventure vécue par ses personnages ou résultat d'efforts de mise en marché menés par des groupes d'éditeurs pleins aux dents qui envahissent les marchés plus faibles en tassant tout sur leur passage ? Le chauvinisme et le colonialisme dans la mise en marché du livre sont-ils des aventures ou des idylles ? L'imperméabilité du marché anglo-saxon est-elle une question discutée par les profs de McGill ? Auteur cherche réponse. Aventurière s'abstenir.